

Petit éloge  
du rugby

**Les Pérégrines** : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

**Notre ambition** : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page : Flora Monnin  
© Éditions François Bourin, 2019, pour la première édition  
© Éditions Les Pérégrines, 2023, pour la présente édition  
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines  
21, rue Trousseau 75011 Paris  
[www.editionslesperegrines.fr](http://www.editionslesperegrines.fr)

Ludovic Ninet

# Petit éloge du rugby

*Nouvelle édition*



Éditions Les Pérégrines

## **Du même auteur**

*L’Affaire Cécillon : Chantal, récit d’un féminicide*, Les Presses de la Cité, 2023

*La Fille du van*, Serge Safran Éditeur, 2017 ; BOD 2022

*Rugby, une passion*, ouvrage collectif sous la direction de Richard Escot, La Martinière, 2010

Sous le pseudonyme Ludo Sterman :

*Bombe X*, Fayard Noir, 2013

*Dernier shoot pour l’enfer*, Fayard Noir, 2012

*À mes dix formidables saisons  
au Rugby Club Paris 15, décennie inoubliable  
sur et hors du terrain.*

*À Jacques Dury et Patrick Ladauge.*

*Aux belles années de journalisme.*



## À l'origine

Je n'ai pas le souvenir d'une première fois. Aucun match ni aucun joueur, pas une action n'ont, au cours de mon enfance, allumé ma passion pour le rugby. Il était là, simplement. Sur l'écran de télévision, l'hiver, pour le Tournoi des Cinq Nations. Plus tard, dans les tribunes du Parc des Princes. Dans la boue, certains dimanches matin, avec mon frère, ma sœur et mon père, au parc de l'héliport, qui deviendra par la suite le parc Suzanne-Lenglen, le long du boulevard périphérique, entre la porte de Sèvres et le quai d'Issy. Nous jouions, parfois, dans le couloir de l'appartement, après le dîner. Mon frère, blond et fin, incarnait le demi de mêlée Jérôme Gallion, blond lui aussi. Moi, j'avais le ventre rond, j'étais le pilier Robert Paparemborde. Le couloir, prolongé d'un côté par l'entrée et, de l'autre, par la desserte de nos

chambres, m'apparaissait immense. Je lançai en touche et nous faisons des tas. C'était beaucoup ça, le rugby, à l'époque. Des tas, de la boue, quelques envolées et cavalcades, le ballon passant dans les mains de Didier Codorniou, Philippe Sella et Serge Blanco. C'étaient les années 1980, mon enfance bercée par le sport. Par le be-bop, aussi, la musique classique, les Beatles de temps en temps et l'orgue, le dimanche midi, avant Stade 2 et la pizza aux anchois du dimanche soir, par les westerns de *La Dernière Séance*, le mardi. Je rêvais d'être Michel Platini, héros de l'Euro 1984 de football. J'admirais ses coéquipiers Alain Giresse, Jean Tigana, Patrick Battiston. En culotte courte et chaussures de randonnée, j'encourageais Bernard Hinault et Laurent Fignon, sur le bord des montées alpestres du Tour de France, pendant les vacances de juillet. Je suivais Alain Prost en Formule 1, qui luttait contre Nelson Piquet. Il était souvent question, à la maison, des tennismen John McEnroe et Jimmy Connors, de leur toucher de balle et de leurs engueulades légendaires, de leurs jeunes émules Mats Wilander et Boris Becker, vainqueurs de tournois du Grand Chelem à dix-sept ans, du « chat de la varappe » Patrick Edlinger, de l'alpiniste Gaston Rébuffat, du skieur Ingemar Stenmark... Tous ces noms ont nourri mon imaginaire. Le rugby, sport sans stars dont les individualités me marquaient moins,



avait de la concurrence : dans le cadre familial, je pratiquais plus le ski, la randonnée, l'escalade, le football, le ping-pong ou le tennis. Mon premier sport joué en club fut d'ailleurs le football.

Cet univers baigné de références sportives, je le dois à mon père ; je ne sais ce qu'il trouvait à suivre les compétitions, à s'enthousiasmer pour des victoires et des exploits, je ne l'ai jamais questionné à ce sujet. Était-ce l'admiration qu'il avait pour ces talents et destins exceptionnels ? Pour ce qu'il savait ne jamais pouvoir accomplir ? L'idée que l'humain ne cesse de s'améliorer et de se dépasser ? Juste des émotions ? J'aurais pu m'en détacher. Au contraire, le sport est devenu mon ADN. Spectateur, d'abord, et pratiquant occasionnel. Puis pratiquant assidu et journaliste. J'aime le sport comme d'autres goûtent la peinture, la poésie ou le cinéma (que je goûte aussi à l'occasion, heureusement). J'aime le sport en tant que pratique, pas pour le cirque des superproductions internationales. Le geste sportif me touche pour ce qu'il est, un spectacle vivant qui associe le corps en mouvement, l'expression de la puissance physique, l'utilisation d'une technique (voire d'un talent) et l'accomplissement individuel ou collectif par la réussite d'une action entraînant un résultat. Un revers long de ligne en tennis (la pureté du coup de Stanislas Wawrinka) ou

une volée glissée sur la terre battue de Roland-Garros, l'accélération dans un col debout sur les pédales ou la position quasi immobile et aérodynamique du cycliste contre-la-montre tournant ses seules jambes (ah, Jan Ullrich!), une frappe sèche en pleine lucarne, l'explosion hors des starting-blocks du sprinter, le tempo et la glisse du slalomeur, la prise d'intervalle, la course redressée du rugbyman puis sa passe, effectuée dans le temps juste à un partenaire surgissant à pleine vitesse m'émeuvent, c'est viscéral. Probablement parce que, sportif moi-même, quel qu'ait pu être mon niveau, j'y associe les sensations intérieures qui les accompagnent – contraction musculaire ou relâchement, articulations sous tension, effort cardio-vasculaire et adrénaline, saturation des muscles par l'acide lactique, concentration maximale, regard périphérique, recherche du partenaire, justesse technique – et parce que j'y trouve, sans besoin de l'intellectualiser, c'est-à-dire de manière instantanée, une expression paroxystique et jouissive du style et de la pureté, un émoi esthétique. Le corps sportif est un corps envie. Il vibre à haute intensité. Devant ce spectacle, mon alchimie corporelle réagit. C'est inexplicable, comme l'est l'émotion que procurent un coup de pinceau, une strophe de poésie ou le groove d'un riff de blues. En ce sens, oserais-je, le spectacle sportif est une expression artistique.

Chez nous, le rugby avait une place à part. Pourtant, mon père y avait très peu joué et moi, je ne m'y suis mis qu'à dix-huit ans. Avant l'écriture de ce livre, je n'avais jamais cherché à comprendre le pourquoi de cette position particulière. J'ai tiré un fil, j'avance une hypothèse. Le rugby avait, dans le monde du sport, une place également à part pour deux raisons principales. Même au plus haut niveau, tous les gabarits pouvaient y évoluer, la diversité y était même nécessaire. Ce n'est pas qu'une légende : le grand, le gros, le petit, le maigre, le malin, le fort, le rapide, l'endurant, le stratège, le combattant, le suiveur, le leader, tous les profils se complétaient pour former un tout cohérent et efficace, capable d'assumer les tâches nombreuses et variées qu'impose le jeu de rugby. Ce sport donnait donc sa chance à tout le monde. C'est toujours vrai aujourd'hui chez les amateurs, un peu moins au niveau professionnel, où les morphologies se standardisent. Et puis, le rugby était encore un sport amateur, donc de nature a priori différente des autres sports, professionnels, eux. Il bénéficiait pourtant d'une popularité et d'une couverture médiatique quasi équivalentes. Amateur, cela impliquait théoriquement la gratuité de l'engagement des participants, une certaine forme de noblesse ; les équipes promouvant le (beau) jeu avant de se préoccuper du résultat, les individus jouant

pour le plaisir, et non contre rémunération. Le rugby était un loisir, il ne pouvait être la source d'un profit pécuniaire.

Amateur, cela voulait donc dire, d'abord, et surtout pour l'enfant que j'étais, que ces types qui jouaient sur la pelouse du Parc des Princes avaient par ailleurs un travail comme tout le monde : là, le dentiste, ici, le livreur de pommes de terre, le pompier, le prof de sport, le restaurateur ou l'avocat. Et ça, c'était admirable. Ils étaient des hommes ordinaires, à la vie supposément ordinaire, qui ne s'entraînaient pas matin et soir comme des pros et pourtant couraient vite et poussaient fort. En réalité, cela me les rendait encore plus extraordinaires. Ils possédaient un petit quelque chose en plus, qui leur permettait d'être là. Je comprendrais plus tard que cet amateurisme n'était pas si pur et que ce quelque chose, combinaison d'une supériorité physique écrasante et, souvent, d'un don pour ce jeu, était en réalité énorme. En tout cas, enfant, je parais ces hommes de vertus exceptionnelles. Le mécano ou l'ouvrier faisaient forcément preuve d'une grande humilité pour pointer le lundi matin après avoir représenté la France le samedi, le cadre supérieur en avait dans le ciboulot, lui – imagine, il a fait des études. Tout cela, bien sûr, vu au prisme de la culture familiale (qui valorisait les études, l'accomplissement professionnel, l'élévation sociale).

Et puis ces gaillards, physiquement, c'étaient des spécimens. Je me souviens d'être allé coller mon pied à celui d'Olivier Roumat en août 1991, à l'issue d'un match caritatif qui avait lieu chaque année devant les remparts de la vieille ville fortifiée, le dernier jour des fêtes de Bayonne. Nous étions en vacances à Bidart, à quelques kilomètres de là, à nous faire secouer dans les rouleaux. Roumat, 2 mètres, 110 kilos, pointure qui avoisinait le 48. Mon 46, pourtant déjà démesuré pour mon âge et ma taille de jeune adolescent, paraissait ridicule à côté de ses immenses godasses. Roumat, alors joueur de Dax et membre du XV de France, signait des autographes et, tenez-vous, parlait anglais avec un supporter. Il était géomètre de formation. Et il parlait anglais. Avec mon frère, on s'était regardé, subjugués : ouah, ces rugbymen, quand même... Ces années-là, c'était encore l'époque de l'éponge magique. Le kiné, entré sur la pelouse avec son seau d'eau, la passait sur une plaie ou un genou douloureux et le joueur repartait. Je me souviens du maillot ensanglanté de Jean-Pierre Rives (taché du sang d'un autre, je l'ai su après). Ces gars-là ne faisaient pas de chiqué. Ils étaient à la fois des durs et des artistes. Et puis, ils ne se prenaient pas au sérieux.

Le soir de la finale du championnat de France 1987, qui opposait le Racing Club de France au Rugby

Club toulonnais, j'étais dans les tribunes du Parc des Princes. J'avais onze ans. J'étais effrayé par les supporters varois peinturlurés de noir et de rouge qui tapaient sur les panneaux publicitaires du premier étage en vociférant. Les Racingmen, arborant nœuds papillon roses, avaient bu le champagne à la mi-temps. Mon père m'avait expliqué la fantaisie des Parisiens. Il admirait cette légèreté, dont, je pense, il se savait incapable. Par mimétisme, cette admiration-là aussi, je l'ai faite mienne (je ne savais pas encore, non plus, ce qu'en rugby s'amuser et faire la fête pouvaient signifier). Aimer le rugby, dans la cour de récré, c'était original. Il y avait là comme une posture culturelle, un pas de côté identitaire. Comme les copains, j'aimais le foot, mais je préférais le rugby, parce que le rugby, hein, c'était quand même autre chose. D'autres valeurs. Il fallait être initié pour comprendre ce sport particulier. Et je l'étais.

Du moins je le croyais. En réalité, j'ignorais quasiment tout du rugby, de son essence et de son histoire. Il me faudrait assister à sa mutation – athlétique, technique, stratégique et marchande – et l'accompagner avec enthousiasme pour, ensuite, avec le recul, mesurer à quel point le rugby avait résisté à son époque avant de s'y vautrer. Entre-temps, j'ai plongé dans son passé, appris ses légendes, questionné ses règles pour en assimiler les

fondements. J'ai découvert sa géographie (le Sud-Ouest, l'ex-Empire britannique, les deux hémisphères), étudié son économie, sa popularité. J'ai interviewé les héros de mon adolescence, ceux du moment, d'autres figures emblématiques, plus anciennes. J'ai parcouru les stades, couvert des matches et des matches, en France et ailleurs (ah, Cardiff!), en même temps que, à mon niveau, je jouais, je m'entraînais, je me transformais, j'expérimentais ce sport riche, complexe, techniquement et humainement, mêlant dans un aller-retour perpétuel ce que je vivais et observais.

Il fallait probablement être un peu dingue pour inventer, au XIX<sup>e</sup> siècle, un sport où, pour l'emporter, on doit avancer en se passant le ballon en arrière, et il faut certainement être un peu dingue pour pratiquer un sport dans lequel on se rentre dedans sciemment avec autant de violence. Mais dans la passe en arrière et dans le contact réside l'essence même du rugby. Le don, le mouvement collectif, le combat. Ces trois caractéristiques, auxquelles s'ajoute l'obligation de libérer le ballon pour le mettre à la disposition des autres, partenaires comme adversaires, lorsqu'on est au sol, posent les bases de la solidarité et de l'altruisme sans lesquels aucune équipe ne peut fonctionner. Le rugby est un affrontement collectif. Il y est toujours question de soutien : soutien au porteur de balle, soutien

pour protéger le ballon, soutien pour pousser, pour lever, soutien dans le combat, « assistant plaqueur », « dernier passeur, premier soutien », « soutien dans l'axe ». Au rugby, c'est inéluctable, on n'est rien sans l'autre. « Aller au sacrifice », dit-on même. Enfant, je ne mesurais rien de tout cela. À part le don par la passe, peut-être. J'étais juste exposé à ce spectacle et à sa dramaturgie. Toujours en 1987, j'ai assisté à la victoire de la France sur l'Écosse, dans un Tournoi des Cinq Nations qui allait devenir le quatrième Grand Chelem français de l'histoire, et au triplé de l'ailier Éric Bonneval, juste sous mon nez. J'ai le souvenir du béton froid et granuleux du muret du premier étage du Parc des Princes auquel je m'appuyais pour voir les exploits du Toulousain le long de la ligne de touche. Le souvenir est encore vif de ce joueur plongeant, tout étendu, au coin de l'en-but, d'un public qui exulte, des « *Come on, Scotland!* » éraillés des supporters en kilt, de la remontée écossaise en deuxième mi-temps. C'était tout un folklore dont je percevais qu'il était un jeu. Un jeu sur le terrain, un jeu dans les tribunes, un jeu, malgré l'enjeu, avec ce qu'il véhiculait de sourires, de gaieté, de partage, d'émotions fortes et d'amusement.

La bascule intervient en 1994. Je prends une licence et me mets à rêver de manière insensée au plus haut niveau. J'ai dix-huit ans, aucune qualité physique



particulière pour ce sport, à part, peut-être, une certaine ténacité. C'est l'année du bac, la crise identitaire. Je m'arrêterai vingt ans plus tard. En parallèle, je me nourris, je m'intéresse, je m'informe, j'absorbe, je veux tout savoir et tout connaître, tout comprendre. Je ne peux dissocier le physique de l'intellectuel. Je deviens spécialiste. Cela me mène au journalisme. Puis le journalisme à l'écriture. Il était temps de tout réunir.

\*

Je précise que le rugby dont il est question dans cet ouvrage est le rugby à XV. Il existe également un rugby à XIII, sport méconnu en France, plus populaire en Angleterre, en Australie et en Nouvelle-Zélande, qui est un dérivé du rugby à XV et que je connais mal. Le jeu et les règles diffèrent. Je l'évoquerai rapidement quand j'aborderai l'histoire du rugby. Il existe aussi un rugby à 7, épreuve olympique depuis 2016. Ce rugby à 7 est, lui, lié au rugby à XV dont il est un format alternatif. Ce que j'expose des sensations et des ressorts de ce jeu peut, je crois, se transposer au rugby féminin. J'évoque peu ce dernier parce qu'il n'est pas ma culture – je ne l'ai, de fait, pas pratiqué et je ne l'ai pas non plus couvert en tant que journaliste. Mais je l'ai côtoyé de près puisque j'ai évolué dans un club qui possédait

## PETIT ÉLOGE DU RUGBY

une équipe féminine et une équipe de cadettes. Et je suis, de loin, les performances du XV de France des femmes. Celles-ci ont désormais, à 7 comme à XV, largement fait leurs preuves et s'expriment à un niveau de performance et à une intensité équivalents à celui des hommes, sur tous les plans, physique, technique, tactique. La France est, derrière la Nouvelle-Zélande et l'Angleterre, la troisième nation mondiale.



## Le fantasme d'Obélix

Si l'on devait classer les caractéristiques identificatrices du rugby, le contact physique et sa rudesse apparaîtraient très certainement sur le même plan que la forme ovale du ballon. Ces deux-là dominent l'imaginaire populaire. Le rugby, dans l'esprit des gens, c'est avant tout de gros gaillards qui se rentrent dedans, font des tas et s'esquintent le nez, les oreilles et les arcades sourcilières. C'est faire abstraction des autres composantes de ce sport, notamment la finesse technique et stratégique que ce jeu requiert, ou la notion fondamentale d'évitement. Mais tout cet imaginaire dit la prééminence de la dimension physique, y compris – et surtout – au sein même du microcosme rugbystique. Quand, en juin 2007, l'équipe de France, certes amoindrie, concède deux défaites records en Nouvelle-Zélande (103 points encaissés

en deux matches, seulement 21 inscrits), deux actions éminemment physiques suffisent à élever la future star Sébastien Chabal au rang de phénomène. Sur l'une de ces deux actions, Chabal assomme le joueur qu'il plaque, sur l'autre, il fracture la mâchoire de celui qu'il percute, tête en avant. Les deux victimes ne sont pas des enfants de chœur et, sur la balance, dépassent chacune largement le quintal. Le pays du rugby adoube Chabal – non pas pour sa barbe et ses cheveux longs, quoique les médias profitent aussi du look du troisième ligne français surnommé Caveman, « l'homme des cavernes », en une du *New Zealand Herald*, pour amplifier l'effet –, mais bien pour sa *physicality*. Ce terme anglais est littéralement intraduisible en français. Il évoque la dimension physique, justement, celle liée au contact, au duel, à ces collisions, pour employer le terme désormais d'usage, que le rugby devenu professionnel ne cesse de multiplier. Il englobe bien sûr la notion de domination – comme si on aplatissait l'adversaire à coups de gourdin. Je couvrais cette tournée, en 2007, et je me souviens des réactions des confrères journalistes néo-zélandais. Peu importe qu'après avoir fracturé la mâchoire d'Ali Williams, Chabal ait reculé de trois mètres et perdu le ballon. Par la puissance, valeur étalon par excellence, qu'il avait dégagée sur ces deux impacts, il avait fait la démonstration qu'il était de

la race des joueurs qui marquent l'adversaire, celle qui vous place au-dessus des autres. Certains en sifflaient d'admiration. Chabal, comme d'autres joueurs avant lui et d'autres après, associait la vitesse à une qualité musculaire naturellement (très) explosive, dégageant ainsi à l'impact une énergie cinétique hors du commun. Et c'est bien avant tout pour sa « bestialité », en partie surjouée, que ce malabar de plus de 110 kilos pour 1,91 mètre deviendra ensuite une figure populaire dépassant le cadre de son sport.

Dans le rugby, la dimension physique, brandie comme un étendard en Afrique du Sud par exemple, et la fascination pour la puissance (et, malheureusement, trop souvent pour le seul gabarit, ce qui n'est pourtant pas la même chose), c'est le fantasme d'Obélix. Depuis Jonah Lomu, on cherche la perle rare. L'ailier all black d'origine tongienne mesurait 1,95 mètre, pesait 119 kilos et courait le 100 mètres en onze secondes. Onze ans seulement après la fin de carrière de Jean-Pierre Rives, autre grande figure internationale de son époque qui pesait à peine plus de 80 kilos, Lomu a dynamité le rugby. La légende raconte que c'est en voyant ses exploits lors de la Coupe du monde 1995 en Afrique du Sud que Rupert Murdoch, le magnat des médias, a décidé de financer le circuit professionnel de l'hémisphère sud. C'est la légende. Le processus

menant à la professionnalisation et à son financement, on le verra plus loin, est moins féérique et beaucoup plus complexe. Mais, en envoyant valser ses adversaires comme des Playmobil, Lomu exprimait le nouveau potentiel du rugby – notamment télégénique – et le faisait entrer dans une nouvelle ère. Pour l'ensemble de la planète rugby, ce joueur était un ovni. Et il l'était parce qu'avant la vitesse, avant la technique, avant le sens du jeu, avant toute autre chose, il était l'incarnation même de la puissance physique. Cette année-là, nous n'en croyions pas nos yeux. Personne n'en croyait ses yeux. On riait d'un rire nerveux. On le voyait piétiner les Anglais (quatre essais en demi-finale). Il leur passait dessus, littéralement. On n'en revenait pas. Un an auparavant, plus jeune joueur à revêtir le maillot all black à dix-neuf ans et quarante-cinq jours (le record tient toujours), alors qu'il faisait ses débuts contre la France, qui allait remporter une série de deux tests historique en Nouvelle-Zélande, il était gauche, pataud. En une année, la métamorphose. Lomu, qui pesait 5,9 kilos à sa naissance, racontait-on, avalait une dizaine d'œufs durs au petit déjeuner. Il allait devenir la première et unique star planétaire que le rugby à XV ait jamais connue, être courtoisé par le football américain, bénéficier d'un contrat mirobolant avec Adidas, détenir le record des essais inscrits en

Coupe du monde (15) – dont deux mémorables lors de la demi-finale non moins mémorable gagnée par la France, en 1999, à Twickenham. Il souffrait malheureusement d'un syndrome néphrétique congénital qui a perturbé sa carrière et dont, malgré une greffe de rein réussie dans un premier temps, il est mort en 2015, à quarante ans.

Passé l'ébahissement et les stimuli d'effarement, les actions spectaculaires de Lomu parlent très bien du rugby et de son essence. Elles disent par exemple combien, par nature, ce sport ne fait aucun sentiment. Qui s'y trouve dominé physiquement peut l'être sans retenue. On écrase le faible, on écrabouille le petit, on enfonce le clou – sans scrupule. Quand 120 kilos peuvent en piétiner 80, ils le font, point. Les 80 kilos n'avaient qu'à passer leur chemin si ravalent leurs dents et mangent le gazon, cul par-dessus tête, leur déplait. Collectivement, le principe est le même. Jamais une mêlée dominatrice ne cessera d'enfoncer la mêlée adverse : l'humiliation fait partie du jeu. On la doit aux origines anglo-saxonnes de ce sport, institué au XIX<sup>e</sup> siècle dans les public schools anglaises pour dresser la future élite à administrer l'empire selon les « bons » codes moraux – autrement dit, la loi du plus fort.

Mais quelle que soit la genèse de ce trait de caractère propre, et tous les joueurs, par ailleurs, ne pesant